

Esthétique du sujet des marges dans le roman francophone

Buata B. Malela
Université de Mayotte, Mayotte
RIRRA21 – Université de Montpellier 3, France

Aborder les politiques du roman francophone africain à partir des enjeux esthétiques renvoie à une réflexion ancienne et plus large sur la relation entre fiction et réalité dans la théorie littéraire. Cette réflexion explore les diverses interactions entre la littérature et le réel, ainsi que la capacité de la littérature à représenter le monde. À cet égard, en se concentrant sur l'un des concepts les plus influents dans ce domaine on retrouve l'idée de l'« effet de réel » développée par Roland Barthes, qui vise à susciter chez le lecteur une adhésion à la « réalité du récit » (81). Barthes ancre ainsi la fiction dans le langage, tandis que la réalité se réfère à l'existence. Bien que cette perspective résume de manière efficace la relation entre littérature et réel, il reste néanmoins difficile de définir ce dernier, comme le souligne Antoine Compagnon : « toute une série de termes posent, sans jamais le résoudre complètement, le problème de la relation entre le texte et la réalité, ou entre le texte et le monde » (112). Prenant acte de ce contexte, cette contribution se focalise sur la manière dont la fiction, notamment le roman francophone, met en scène la politique en retraduisant la perception du monde social, en lien avec des phénomènes tels que notamment la mondialisation des années 2000, la crise économique de 2008, le printemps arabe et les crises migratoires. Il s'agit d'examiner comment ces faits sociaux ont accompagné la transition d'une littérature francophone engagée vers une approche plus subjective.

Dans notre propos, le sujet des marges désigne un individu ou un groupe situé à la périphérie des structures dominantes de la société, souvent marginalisé en raison de son appartenance à des minorités ou à des catégories sociales défavorisées. Ces sujets occupent une position liminale, à la frontière des dynamiques de pouvoir, où leur voix reste fréquemment étouffée et leurs perspectives reléguées à l'arrière-plan. Cependant, la marge ne se réduit pas à un espace d'exclusion ; elle constitue également un lieu de potentialité critique, où l'expérience de l'exclusion se transforme en source de réflexion et de création.

Dans son acception la plus large, l'esthétique englobe la perception, les émotions, le jugement, ainsi que la notion d'art et la théorie du beau. À travers les arts—littérature, musique, cinéma, peinture, et autres formes culturelles—l'esthétique se manifeste comme une expression de la sensibilité humaine, révélant les émotions les plus importantes du sujet dans son rapport à la réalité. Cette ouverture encourage la participation active au monde, tout en enrichissant les connaissances, susceptibles de bouleverser l'intériorité affective.

Ainsi, l'esthétique du sujet se construit autour d'une dualité essentielle : la capacité à exprimer l'émotion, révélatrice de l'intériorité, et la faculté de développer un savoir sur le monde, en lien avec l'extériorité. Cette conception éclaire la manière dont l'individu articule son expérience subjective et émotionnelle avec sa compréhension rationnelle du monde. L'esthétique du sujet ne se limite donc pas à l'introspection ; elle intègre une dimension de

connaissance où l'émotion sert de lien entre le soi intérieur et l'univers extérieur. Cette interaction dynamique entre l'intériorité et l'extériorité est cruciale pour appréhender comment l'individu, en particulier le sujet des marges, se positionne et interagit avec le monde, tant dans ses ressentis que dans son apprentissage. Edgar Morin souligne que l'émotion esthétique ne se réduit pas à un simple ressenti individuel, mais qu'elle constitue également un moyen d'accès à la connaissance. Il explique que « toute cognition comporte une émotion » (69) et que, réciproquement, « toute émotion esthétique peut comporter une cognition » (69). Loin d'être un simple divertissement, l'expérience esthétique offre une prise de conscience de la complexité du monde et de l'humanité. Comme le rappelle Morin, « à travers l'émotion esthétique, nous découvrons, nous apprenons à connaître le monde, et notamment le monde humain dans sa nature propre où la réalité est tissée d'imaginaire et l'imaginaire tissé de réalité » (69).

Cette capacité de l'esthétique à conjuguer affect et intellect permet d'interroger la manière dont les sujets en situation de marginalité se réapproprient leur propre image et leur récit. L'esthétique devient alors une modalité de résistance et de réinvention identitaire, où l'émotion joue un rôle fondamental dans l'élaboration d'une compréhension du monde qui échappe aux catégories figées. Morin insiste sur cette idée en expliquant que l'art et l'esthétique participent à un processus de régénération culturelle et intellectuelle, en établissant des ponts entre la sensibilité et la connaissance.

Ainsi, en s'inscrivant dans cette dynamique, l'esthétique ne se contente pas d'orner la réalité, mais elle participe activement à sa réélaboration et à sa compréhension profonde. En cela, elle est un outil puissant pour le sujet des marges, qui, par le biais de la création artistique, exprime ses aspirations, déconstruit les normes et affirme son humanité.

L'esthétique du sujet des marges s'inscrit dans cette dialectique entre l'intime et l'extimité, articulant intériorité et extériorité. La marge devient ainsi un espace dynamique en perpétuelle mutation, où la marginalité se fait vecteur de contestation et de redéfinition des structures établies. Partant de cette logique, l'étude du sujet des marges dans le roman francophone, en ce sens, vise à interroger de manière concrète les pratiques et enjeux esthétiques contemporains, révélant les tensions et les possibles transformations au cœur de la création littéraire. Pour ce faire, cette contribution s'appuie sur trois romans francophones d'auteurs originaires d'Afrique : *Le silence des esprits* (2010) de Wilfried N'Sondé, *Alpha. Abidjan-Gare du Nord* (2013) de Bessora et *Un balcon sur l'Algérois* (2013) de Nimrod. L'approche adoptée privilégie une analyse textuelle en lien avec le discours social, permettant de déterminer comment ce corpus met en scène la marginalité et la migration dans la représentation du sujet, qu'il soit individuel ou collectif. Cette analyse réintègre le sujet dans l'énonciation discursive des années 2000, marquée par la mondialisation, la crise financière de 2008, et l'émergence d'un discours littéraire qui interroge la migration à contre-courant de « la haine du migrant » (Nouss, « La haine du migrant »). Dès lors, la fiction romanesque s'empare du sujet, en particulier du drame migratoire en Europe, en choisissant une approche esthétique qui considère à la fois l'intériorité et l'extériorité du sujet. Ces deux dimensions deviennent des marqueurs essentiels de l'esthétique du sujet des marges dans le contexte des années 2000.

Le contexte des années 2010-2014

Les années 2000 marquent une nouvelle phase de la postcolonie, caractérisée par une mondialisation néolibérale exacerbée (Berstein et al., 2022). Loin d'apporter la paix et le développement promis, cette mondialisation a intensifié les inégalités et les fragilités des États africains. Les avancées technologiques, au lieu de servir le bien commun, ont souvent été instrumentalisées pour renforcer les contrôles et les surveillances, alimentant ainsi un sentiment de précarité généralisé. La crise financière de 2008, loin d'être un événement extérieur, a mis en évidence les interconnexions profondes entre les économies mondiales et les vulnérabilités des pays du Sud. Les politiques d'austérité imposées par les institutions financières internationales ont aggravé les conditions de vie des populations africaines, tout en renforçant les pouvoirs des élites locales. Le Printemps arabe, présenté comme un moment d'espoir, a rapidement révélé les limites de ces révolutions. Les régimes autoritaires ont été remplacés par d'autres, tout aussi violents, et les aspirations démocratiques ont été détournées. En Afrique subsaharienne, les conflits armés se sont multipliés, alimentés par la compétition pour les ressources naturelles, les rivalités ethniques et les interventions étrangères. Le cas du Mali et l'émergence de Boko Haram illustrent parfaitement cette dynamique de violence et de désordre (Fonkoua 7). Comme le soulignait déjà Achille Mbembe, la violence est constitutive de la postcolonie. Elle se manifeste sous diverses formes : physique, symbolique, économique. Loin d'être un simple accident de l'histoire, elle est le produit d'un système qui perpétue les inégalités et les dominations. Les États africains, affaiblis par les héritages coloniaux et les pressions néocoloniales, sont incapables de garantir la sécurité de leurs populations et de construire des sociétés justes et durables (Mbembe, *De la postcolonie* 90). En Europe, le conflit en Ukraine mène à l'annexion de la Crimée par la Russie en 2014. La montée du terrorisme jihadiste provoque des crises migratoires et renforce des discours anti-immigration, notamment autour de la théorie du grand remplacement popularisée par Renaud Camus. Cette idéologie gagne du terrain en France et ailleurs en Europe, influençant des politiques de fermeture des frontières (Giubilei).

Plusieurs discours sociaux ont accompagné ces périodes charnières, notamment le discours (anti)néolibéral, qui inclut le consensus de Washington, la notion de crise, l'idéologie de la troisième voie, ainsi que la promotion de l'individualisme et de l'altermondialisme. Parallèlement, le discours littéraire francophone a connu une évolution significative : le modèle de l'écrivain engagé, autrefois incarné par des figures telles qu'Ahmadou Kourouma, qui « retravaille les événements historiques et leur donne une dimension esthétique » (Semujanga et Tcheuyap 8-9), s'estompe progressivement au profit d'une conception littéraire plus axée sur le subjectivisme. Ce glissement témoigne d'une évolution plus large dans les approches des réalités politiques, historiques, économiques et culturelles. Cette mutation littéraire rejoint les critiques d'intellectuels comme Achille Mbembe, qui soulignent les limites des traditions intellectuelles africaines, souvent enfermées dans des récits essentialisants et victimaires. Ces récits, trop centrés sur l'identité, restreignent la compréhension des subjectivités africaines dans leur complexité (Mbembe,

« African Modes » 92). De la même manière, la littérature francophone contemporaine s'éloigne des récits monolithiques pour explorer des formes plus nuancées et personnelles de représentation. Cette évolution accentue l'interconnexion entre les sphères politique, économique et culturelle, qui façonnent les identités nationales et culturelles à l'échelle mondiale.

Pour mieux appréhender les expériences contemporaines, il devient nécessaire de repenser les notions d'identité et de subjectivité, en dépassant les schémas traditionnels de victimisation et d'essentialisme. Des auteurs comme Alain Mabanckou, Léonora Miano ou Fatou Diome, tout en étant ancrés dans le microcosme littéraire parisien, contribuent à cette dynamique en proposant des récits nourris par leur expérience migratoire. Leurs œuvres illustrent la recherche d'une visibilité littéraire en phase avec les mutations intellectuelles en cours. En 1992, Beyala publie *Le Petit Prince de Belleville*, une œuvre qui aborde la souffrance d'un travailleur émigré, chômeur et polygame, confronté aux défis d'une société française qui lui est étrangère. Le protagoniste, incapable de gérer ses deux épouses revendiquant leur liberté, se trouve désarmé face à une réalité qu'il ne parvient pas à maîtriser. Dans ce récit, la figure féminine occupe une place centrale, incarnant une forme de résistance à la marginalisation. Mabanckou, pour sa part, avec *Bleu-Blanc-Rouge* (1998), raconte l'histoire de Massala-Massala, un jeune homme fasciné par Paris, qui, malgré ses illusions, finit par être expulsé, mettant en lumière la désillusion du rêve migratoire. *Black Bazar* (2009) poursuit cette exploration en décrivant la vie de Fessologue, un migrant africain à Paris, dont les efforts pour s'intégrer au-delà de sa communauté révèlent les tensions et les barrières de l'accueil dans une société globalisée.

La Préférence nationale (2001) de Fatou Diome, un recueil de nouvelles, met en scène la misère, l'humiliation et la maltraitance subies par le sujet migrant en France en butte à la dure réalité de l'exil. Dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003), Diome explore la complexité du retour au pays d'origine, tandis que *Celles qui attendent* (2010) se penche sur l'angoisse des familles restées au pays. Sami Tchak, avec *Place des fêtes* (2001), raconte l'expérience d'un migrant en banlieue parisienne, questionnant non seulement sa vie en France, mais aussi les dynamiques familiales, le racisme, et les rapports complexes avec les Blancs. Enfin, *Des fourmis dans la bouche* (2011) de Khadidjatou Hane, revient sur la condition féminine en contexte de migration, abordant la perte du sentiment d'appartenance communautaire (Philippe). Ces œuvres s'insèrent dans un contexte littéraire qui réagit aux durcissements des politiques migratoires européennes, redéfinissant les épreuves de la migration à travers des récits qui oscillent entre désillusion, résistance, et quête d'identité. En dépeignant les réalités souvent sombres de la migration, ces auteurs dévoilent les dynamiques d'exclusion et de marginalisation, tout en offrant des perspectives sur les épreuves et les résistances des sujets en exil.

Les écrivains d'origine africaine vivant en Europe—Bessora, Wilfried N'Sondé et Nimrod—incarnent dans leurs œuvres la complexité des parcours de vie marqués par la migration, l'exil et l'appartenance à une diaspora dispersée dans les grandes capitales occidentales comme Londres, Paris, Bruxelles, Genève, Montréal ou New York (Husti-Laboye). Cette diaspora, qui unifie la diversité géographique de cette génération d'écrivains, illustre la notion de parcours, où chaque trajectoire individuelle est à la fois influencée par

l'histoire personnelle et collective et par les structures sociales dans lesquelles ces écrivains évoluent. La notion de parcours se manifeste dans les œuvres de Nimrod, Bessora et Wilfried N'Sondé, nés entre la deuxième moitié des années 50 et les années 60. Leur écriture est la traduction d'une trajectoire qui prend en compte non seulement les expériences vécues dans leur pays d'origine, mais aussi les défis et les opportunités rencontrés en Europe. Ces parcours ne sont pas linéaires, mais marqués par des bifurcations, des ruptures et des réorientations, qui sont au cœur de l'analyse des dynamiques temporelles et des logiques d'interdépendance.

Nimrod, par exemple, né en 1959 à Koyom dans le sud du Tchad, a construit son parcours à travers des dynamiques temporelles qui l'ont conduit d'Afrique à la France. Ses études à Abidjan, puis à Amiens, où il a soutenu une thèse de doctorat en philosophie en 1996, sont des jalons importants de son parcours. L'évolution de Nimrod, de professeur à écrivain primé, est marquée par une temporalité intergénérationnelle, où son engagement dans la poésie et les essais sur des figures de la négritude, comme Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire, montre comment l'héritage du passé continue d'influencer ses écrits contemporains (Nimrod 34). Dans *Un balcon sur l'Algérois* (2013), Nimrod explore les dynamiques temporelles en décrivant un sujet migrant à Paris, dont le parcours est marqué par une souffrance et une passion liées à son histoire personnelle et à son rapport avec l'autre. Bessora, née Sandrine Nanguema à Bruxelles en 1968, illustre à travers ses œuvres la complexité des logiques d'interdépendance. Fille d'un diplomate gabonais et d'une mère suisse, elle a d'abord suivi un parcours académique et professionnel en finance internationale avant de se réorienter vers l'anthropologie. Cette bifurcation dans son parcours est symptomatique des contraintes et des choix qui jalonnent sa trajectoire. Son roman graphique *Alpha. Abidjan-Gare du Nord* (2014) met en scène un migrant en quête de sa famille, renforçant les dynamiques d'interdépendance entre les sphères personnelles, familiales et sociales. Le parcours du personnage est façonné par les structures sociales de l'Europe contemporaine, tout en restant profondément ancré dans une histoire personnelle marquée par les réalités de la migration. Wilfried N'Sondé, né en 1968 à Brazzaville, a également un parcours marqué par des dynamiques temporelles et des logiques d'interdépendance. Arrivé en France en 1973, puis installé à Berlin pour y mener une carrière d'artiste, son parcours reflète les défis de l'intégration et les contraintes du contexte européen. Son premier roman, *Le Cœur des enfants léopards* (2007), raconte l'histoire d'un migrant dont la trajectoire est dramatiquement influencée par son passé en tant qu'enfant soldat et sa situation de sans-papiers à Paris. Ce récit illustre comment les parcours de vie sont façonnés par des contraintes structurelles – qu'elles soient liées à l'histoire coloniale, aux politiques d'immigration ou aux réalités économiques – tout en mettant en lumière la capacité d'action individuelle, même dans des contextes adverses.

En somme, les œuvres de Nimrod, Bessora et Wilfried N'Sondé peuvent être comprises à travers le prisme des parcours. Elles révèlent comment les trajectoires individuelles sont influencées par des dynamiques temporelles complexes, où le passé familial et historique continue de peser sur le présent, et par des logiques d'interdépendance, où les choix individuels sont inextricablement liés aux structures sociales et aux contextes dans lesquels ils

évoluent. Ces écrivains africains en Europe illustrent ainsi l'idée d'un individualisme relationnel (Malela), où l'affirmation de soi ne se conçoit pas en opposition aux structures sociales, mais s'inscrit dans un cadre de valeurs collectives. Dans la perspective de l'anthropologue Louis Dumont, l'individu moderne ne peut être pensé indépendamment des hiérarchies et des systèmes de valeurs qui l'englobent. Les contraintes sociales et historiques ne sont donc pas seulement des obstacles, mais des éléments constitutifs d'un positionnement identitaire qui négocie en permanence entre appartenance et singularité, transformant leurs parcours en une exploration continue des identités plurielles et des réalités migratoires contemporaines (Dumont). Ces trois exemples de parcours d'écrivains de la diaspora africaine en Europe, issus d'une génération ancrée dans une culture plus proche du monde global, permettent de souligner leurs préoccupations littéraires quant au questionnement du sujet, capable de réinventer les postures de l'écrivain francophone contemporain (Malela), en tant que traduction textuelle d'une disposition individualiste. Elle correspond à la mise en place d'un discours littéraire qui parodie la violence sociale et fait de la littérature le lieu de compréhension du sujet des marges culturelles et sociales, à relever dans les différents portraits du migrant. Ce dernier se mue en lieu d'élaboration du discours et d'une esthétique littéraire qui aide l'écrivain francophone à se réinventer comme il apparaît dans les trois fictions retenues pour cette étude. En effet, l'hypothèse à étayer est que ces trois fictions élèvent une figuration du migrant en médiation capable de penser ensemble esthétique formelle et enjeux communautaires. Comment ces trois œuvres reviennent-elles sur la relation du sujet à la communauté et par quelles modalités esthétiques s'opère la fictionnalisation ? Répondre à ces interrogations exige l'examen préalable de la mise en place d'objectivités formelles ou matérielles (la vie humaine, l'espace urbain, le rapport au passé, à l'autre, bref l'extériorité) considérées comme corrélats transcendantaux de visées intentionnelles propres à une intérieurité du sujet migrant qui s'ouvre vers l'horizon des affects.

L'intérieurité du sujet migrant

Le constat du migrant arrivant sans bagages pousse le corps social de destination à le comprendre, comme le souligne à juste titre le comparatiste Alexis Nouss. Les migrants peuvent être perçus comme une masse réduite à une silhouette anonyme, ce qui les éloigne automatiquement du corps social (Nouss, « Littérature, exil et migration » 161). La littérature intervient pour remédier à cette massification en donnant un nom au migrant, ce qui réduit la part d'abstraction inhérente au concept même de migration. En effet, l'histoire littéraire occidentale, au moins depuis l'*Odyssée*, ce récit d'errance par excellence, jusqu'à l'*Ulysse* de James Joyce, est profondément marquée par l'expérience de l'exil. La littérature contemporaine francophone n'échappe pas non plus à cette thématique, comme le rappelle Alexis Nouss, surtout dans un contexte où les guerres, la pauvreté et d'autres crises poussent des milliers de personnes à fuir leur pays natal, espérant un avenir meilleur ailleurs (48). Cela est particulièrement vrai en Europe, avec l'afflux de migrants syriens, africains et, plus récemment, ukrainiens depuis l'invasion de leur pays par l'armée russe en février 2022. Cette actualité tragique met en lumière les expériences douloureuses que vivent les migrants, contraints de raconter leur histoire malgré

les traumatismes et la pudeur. Cela est illustré dans le prologue du livre de Sarr, consacré à un personnage qui, après un long périple, est rejeté par la mer

... un matin, sur une plage de la Méditerranée. La pudeur m'empêche de vous raconter tous les détails de mon aventure. Je connus les prisons de la ligne de démarcation qu'ils appellent "centres de rétention". Le travail au noir dans les haciendas du sud de l'Espagne. L'errance sur les routes entre la Grèce et l'Italie. S'accrocher à un camion qui roule à tombeau ouvert et qui freine brusquement sur l'autoroute pour faire tomber d'éventuels clandestins. (Sarr 12)

Dans ce contexte, l'importance du récit dans le destin du sujet migrant est prise en charge par l'œuvre littéraire. Celle-ci a pour fonction, comme le rappelle Nouss, « d'éclairer le réel, non de l'expliquer, non de le dépecer, mais de le rendre proche, d'en faire une réalité pour la conscience » (« Littérature, exil et migration » 50). Ainsi, la littérature ne se contente pas de représenter la réalité ; elle la rend accessible, tangible, en donnant une voix et une présence à ceux qui seraient autrement anonymisés par l'histoire.

Ainsi, le corpus mobilisé, à savoir *Le silence des esprits* de N'Sondé, *Alpha. Abidjan-Gare du Nord* de Bessora et *Un balcon sur l'Algérois* de Nimrod, investit-il cette question du sujet migrant. Ces fictions romanesques évoquent l'espace à l'intérieur du monde du sujet en essayant de dégager les différents affects qui le concernent et, ce faisant, donner à voir son humanité par le biais de l'esthétisation de son portrait. Autrement dit, il est question de parcourir l'intériorité du sujet migrant en le ramenant dans le monde proximal par la voie de l'analyse de sa représentation et de sa propre perception dans le corps social, c'est-à-dire comment il se fait ontologie en se débusquant dans l'être des choses, les affects – angoisse, désespoir, obnubilation ou bien encore mélancolie.

De l'angoisse et du désespoir

L'angoisse et le désespoir traversent toute la vie tourmentée de Clovis N'Zila, un migrant marqué par la violence, le rejet, et la solitude dans *Le silence des esprits* de Wilfried N'Sondé. Ce roman met en lumière un passé traumatique qui hante sans relâche le présent de Clovis, rendant impossible la recherche d'un refuge stable et nourrissant un sentiment profond d'impuissance et de désespoir. Son isolement psychologique, son incapacité à échapper à la souffrance, et la lente érosion de ses espoirs face à un environnement inhospitalier font de lui une figure tragique, prisonnière d'une double oppression : celle du monde extérieur et de ses propres démons intérieurs. Le récit dépeint la vie Clovis et de sa sœur, nés dans un pays africain, dont la mère adolescente meurt en leur donnant naissance. Recueillis par leur grand-mère, les deux enfants suivent des destins contrastés. Marcelline, belle et à la peau claire, est choyée, tandis que Clovis, à la peau noire et jugé laid, est victime de violence et de rejet. Cette situation tragique alimente en lui une colère profonde qui le consume : « Apparemment, rien n'était aimable chez moi, on moquait ma peau particulièrement sombre, mon visage hideux et mon corps. Élevé dans l'injure, le mépris et la violence, j'en suis devenu sournois et retors » (N'Sondé 80).

Malgré cette hostilité, Clovis et Marcelline développent une relation incestueuse, jusqu'à ce qu'ils soient surpris ensemble par leur grand-mère, ce qui force Clovis à fuir. Marcelline, pour sa part, est très intelligente et réussit brillamment à l'école. Elle est envoyée à la capitale pour passer son bac, mais la guerre éclate et ruine ses ambitions. Contrainte de survivre dans ce climat de violence, elle finit par rejoindre une milice avec laquelle elle commet des actes d'agression, avant d'émigrer en France. Là, elle devient clandestine, trouvant du travail mais finissant par tout perdre. Le découragement l'envahit, et elle ne voit plus d'intérêt à lutter : « À quoi bon tomber, se relever et sombrer à nouveau ? Le monde autour d'elle ignorait son désarroi. La solitude, ses espoirs déçus. Ses forces l'avaient quittée » (N'Sondé 113). Le parcours du migrant, sincèrement décrit, complexifie et singularise son histoire, permettant ainsi à Clovis de se détacher d'un collectif abstrait, bien que le désespoir reste le sentiment dominant au cœur de son intérriorité.

Parallèlement au parcours douloureux de sa sœur, Clovis traverse une histoire tout aussi tragique en tant que soldat ayant commis des crimes dans son pays, avant de migrer en France et de devenir sans-papiers. Ces violences se transforment en torture mentale pour ce migrant, hanté en permanence par ce passé douloureux. Sa mémoire vacille, comme il le décrit : « Ma mémoire prit un envol hésitant puis se cogna fortement sur la honte et le remords. Elle s'égara ensuite vers les caches de l'oubli. Que s'était-il réellement passé ? » (N'Sondé 65). Le retour du refoulé se manifeste même dans les gestes les plus triviaux du quotidien.

Gestes automatiques, bruits d'aspirateur, lutter contre ce passé qui me colle au ventre, les regrets qui reviennent en désordres réguliers. La marée du remords monte haut les larmes du repentir. Balayer la poussière et les relents de violence que je connais trop bien. M'arrêter parfois une minute ou une heure, le regard triste, à me repasser en boucle le kaléidoscope du malheur. (N'Sondé 96)

Ce malheur angoissant n'empêche pas Christelle d'aimer Clovis et de prendre soin de lui. Cette femme française, aide-soignante dans un hôpital parisien, n'a jamais eu de chance avec les hommes et s'ennuie dans la solitude de son appartement. Elle se complaît alors dans son « monde confortable et sans goût », où « elle se calait dans un conformisme rassurant, au prix de ses passions, et se dissimulait dans l'espoir d'être remarquée » (N'Sondé 76). Si Clovis la remarque, la réciproque est vraie, car elle le sort de l'anonymat dans lequel il était plongé, complètement désemparé et profondément replié sur lui-même dans sa solitude. Le sujet migrant sombre dans une souffrance qui lui donne l'impression de n'avoir aucune direction. Il se réfugie dans son monde intérieur, se sentant « enfermé, barreaux, menottes aux pieds et aux poignets, accusé d'avoir tout essayé, bravé des périls inimaginables, flirté mille fois avec la mort, essayé le mépris de tous, alors que je voulais simplement vivre ! Délit d'espérance, crime de rêves, de jours meilleurs ! » (24). Ce sentiment d'être un paria, interdit de bonheur, est exacerbé par la solitude. Le nouvel environnement urbain, grisâtre et assourdissant, lui fait se sentir insignifiant, complètement écrasé par sa souffrance, au point qu'il doit, dit-il, se mettre « entre parenthèses pour échapper aux regards qui font de moi un paria » (25). De plus, il doit composer

« avec le froid, ce venin, compagnon fidèle de mes jours, distillé par ce monde qui ne cessait de me fermer ses portes et ne me donnait rien » (25).

Le sujet migrant finit par recevoir un peu de chaleur humaine lorsque Christelle lui propose de l'héberger temporairement, ce qui change sa vie en brisant la solitude et le silence grâce à l'échange qui s'installe entre eux. Leur interaction, bien que limitée à « des phrases brèves, parfois inaudibles, maladroites et imprécises » (N'Sondé 49), apporte un réconfort mutuel : « Autant de baume sur deux âmes délaissées de l'existence. La chaleur d'une présence pour que renaisse l'espoir. Ne plus se sentir seul au monde au moins pour cet instant » (49). Cette hospitalité, qui touche profondément le sujet migrant, peut être rapprochée du concept de l'hospitalité inconditionnelle traité par Derrida dans *De l'hospitalité*, où le migrant est accueilli comme un étranger porteur d'une altérité absolue, à recevoir sans réserve. De plus, dans *Autrement qu'être*, Lévinas envisage l'accueil de l'étranger comme une expérience qui, bien qu'elle puisse déranger le sujet, le révèle paradoxalement à lui-même. L'étranger, en devenant partie intégrante de l'existence du sujet, lui permet d'être véritablement. Dans cette perspective, l'accueil de l'autre est une « infra-effraction » qui brise la frontière entre le soi et l'autre, car cet autre, tout en représentant une extériorité, devient aussi une forme d'intimité qui fissure le moi et le transforme (Sebbah). Dès lors, la convivialité devient la condition de la dialogicité, même si elle peut se heurter à l'inhospitalité orchestrée et organisée par la structure étatique qui opprime le sujet migrant. Un jour, alors qu'il se rend chez Christelle, Clovis N'Zila est arrêté par la police lors d'un contrôle. Malgré ses tentatives pour échapper à la situation, il est appréhendé, battu par les policiers, puis expulsé. Cet acte anéantit tout espoir de bonheur pour lui.

L'inviscible m'avait prêté ses ailes. L'espace de deux nuits, un phare dans l'obscurité, un mirage, une inspiration de boucles rousses sur des épaules nues, un songe de regard vert, le repos et l'extase sur une peau tiède. La magie, la folie de croire à l'incroyable. Mon envol d'un instant avait fini par se briser, anéanti au contact de l'acier et de la loi ! Je continue mon errance vers nulle part, parqué comme une bête, l'amertume au cœur et les rêves en lambeaux. (N'Sondé 171)

La violence subie par le sujet migrant s'inscrit dans un contexte où l'inhospitalité ne connaît aucune limite. Cette violence, exercée contre les migrants, vise à « les empêcher de s'établir quelque part et les inciter à quitter le pays au plus vite. Mais surtout, elle s'adresse, à travers eux, à tous les migrants «potentiels», c'est-à-dire à une grande partie de la population mondiale dont la pauvreté, réinterprétée à la lumière du sacro-saint principe d'attractivité, en fait une population de migrants potentiels » (Lèbre 21-32). Malgré la brutalité d'un monde qui se conçoit comme un vaste marché de la migration, les personnages ne se laissent pas décourager.

L'obnubilation du sujet migrant

Le concept de l'obnubilation du sujet migrant décrit un état psychique où le migrant est continuellement envahi par des pensées et émotions négatives découlant de ses expériences de migration et d'exil. Cette fixation excessive sur les traumatismes et les obstacles rencontrés altère sa perception de la réalité,

obscurcissant son esprit et limitant sa capacité à envisager un avenir différent ou à se détacher du passé. L'obnubilation réduit ainsi sa vision du monde, le rendant prisonnier de ses pensées tourmentées et affectant son bien-être ainsi que son intégration dans un nouvel environnement (Godfryd 70-74). Dans *Alpha. Abidjan-Gare du Nord*¹ de Bessora, ce phénomène est illustré par le personnage d'Alpha, un habitant de Côte d'Ivoire, dont l'obsession se concentre sur un unique objectif : retrouver sa femme et son enfant à la Gare du Nord, au détriment d'une compréhension plus large des difficultés liées à l'exil et à la migration. Son visa ayant été refusé, Alpha paye des passeurs pour tenter de faire venir sa famille en France. Sans nouvelles d'eux, le désespoir s'empare de lui, révélant l'impact de cette obsession sur son état de conscience, le poussant à des décisions imprudentes et à une réévaluation de sa condition de migrant.

Mon nom, c'est Alpha, comme Alpha Blondy, le chanteur. Mais moi je ne suis pas chanteur, je suis ébéniste. Mon nom, c'est Alpha Coulibaly, comme les Coulibaly du Mali. Mais moi, je ne suis pas malien, je suis ivoirien ! Situation maritale : une épouse, un enfant. Ma femme et mon fils m'ont laissé à Abidjan. Ils ne m'appellent jamais. Pas de nouvelles. (Bessora 8)

Abandonné par sa famille et après avoir vainement tenté d'obtenir un visa, Alpha décide de partir à son tour. Pour financer son voyage, il met en gage sa maison et son commerce d'ébénisterie, submergé par le désespoir et la résignation. Convaincu qu'il ne reviendra jamais, il se dit que ceux qui prendront possession de sa maison peuvent bien la garder : « Si je dois revenir un jour, ça voudrait dire que je suis mort en chemin. Je prends une petite valise, avec une photo de Patience et Badian. Je la montrerai à droite et à gauche. Peut-être que des aventuriers les auront rencontrés sur la route ? » (Bessora 16). Alpha est envahi par un sentiment doux-amer à l'idée de quitter son pays pour une nouvelle destination. Une part de lui-même semble s'effondrer pour renaître vers quelque chose d'indéterminé. Il se sent « heureux comme pour une naissance, mais aussi endeuillé, comme si quelqu'un était mort. Ce quelqu'un, c'est moi. Je meurs de quitter mon pays, mais je renais en marchant vers un nouveau destin. Retrouver ma femme et mon fils » (18).

Dans un premier temps, son périple le mène jusqu'à Gao, au Mali, où il trime pendant quelques mois. Là, il fait des rencontres marquantes au cours de ce grand voyage, côtoyant des aventuriers « tellement à bout de nerfs et de ressources qu'ils ne savent même pas dans quel pays ils se trouvent. Certains se croient déjà au sud de l'Algérie. D'autres s'imaginent en Mauritanie. C'est le désert qui fait ça » (Bessora 34). Obnubilé par son objectif ultime, Alpha tente de résister aux effets dévastateurs du désert en gardant à l'esprit sa destination finale : « Gare du Nord. La plus grande contrainte, c'est de suivre la même route que ma femme et mon fils, alors qu'eux-mêmes, probablement, se sont laissés emporter par les premiers chemins qui se sont ouverts à eux » (Bessora 34). Alpha se trouve dans un état de « non-lieu », une condition qui le rend indésirable, car il ne peut se situer quelque part, dans un espace défini. Les

¹ Il s'agit d'un roman graphique illustré par Barroux. Cet aspect ne sera pas pris en compte dans cette étude, car il nécessite une approche davantage axée sur la relation entre texte et image, ce qui n'est pas l'objet de ce travail.

migrants comme lui « surgissent du désert et de la mer, du sans-limite, avec leur exil pour toute identité » (Nouss, « Portrait du migrant » 88).

En route vers l'Algérie, Alpha voyage avec plusieurs compagnons : Antoine, un Camerounais qui rêve de devenir footballeur au FC Barcelone ; Augustin, un enfant confié à Alpha par sa mère et sa sœur ; et Albi, une Nigériane qui vend ses charmes pour survivre. Atteinte du sida, Albi, primipare, meurt en Algérie après avoir accouché d'un bébé mort-né. Après avoir enterré Albi, Alpha décide de poursuivre son chemin et se retrouve face à la mer Méditerranée, où l'état de la mer est agité. Oublié par la recherche de sa famille, le sujet migrant se trouve contraint de prendre une décision : « Il y en a qui font les cent pas devant l'eau, parce qu'ils n'arrivent pas à se décider.... Trois pas en avant, trois pas en arrière. Ils ne savent pas. De toute façon, moi, je n'ai plus le choix. Le choix, c'est trop cher pour moi. Le choix, c'est du luxe » (Bessora 112). Se retrouver face à la nécessité de sacrifier sa vie donne à Alpha le sentiment de n'être rien, d'être abandonné du monde, et d'appartenir aux dominés. Un épicier, sceptique quant à ses chances de réussir son voyage vers l'Europe en affrontant la force de la mer, lui rappelle cruellement cette réalité.

Ton avenir n'est que rêves, dit l'épicier. Va demain voir ceux qui préparent les poissons sur la plage. Ils font deux tas avec la pêche : les poissons frais, ça part pour l'Europe. Ceux qui sont pourris, ça part au Nigéria. Voilà, mon gars, nous, on est pourris, on ne vaut rien pour personne. Et toi, tu veux jouer avec l'océan ? (Bessora 106)

Alpha ne se décourage pas et décide d'affronter l'océan. Il parvient à atteindre l'Espagne, où un médecin le recueille. Il finit par gagner la France et se rend à la Gare du Nord, mais n'y trouve ni sa femme ni son enfant. Finalement, il est expulsé vers Abidjan. Le sujet migrant de Bessora est obsédé par sa destination, qui lui donne la force de continuer tout en le maintenant dans le déni du véritable sort de sa famille, qui a emprunté le même chemin. Sans cette obsession, il se retrouverait sans but, et son voyage perdrat toute sa signification.

La mélancolie urbaine

Sigmund Freud caractérise la mélancolie, qu'il compare à l'ombre du deuil, comme étant « une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, une perte de la capacité d'aimer, une inhibition de toute activité et une diminution du sentiment d'estime de soi, qui se manifeste par des auto-reproches et des autoinjures, allant jusqu'à l'attente délirante du châtiment » (Freud 8). Ces différents éléments caractéristiques de la mélancolie touchent également aux deuils si bien que le rapprochement des deux affects demeure possible et compréhensible.

Un balcon sur l'Algérois de Nimrod raconte l'histoire d'un étudiant tchadien à la Sorbonne, venu y faire sa thèse dans les années 80. Ayant obtenu une bourse du gouvernement et bénéficiant de l'aide de la coopération française, il mène presque une vie de dandy dans le Paris de l'époque, malgré un sentiment de mélancolie qui le gagne et le désintéresse de tout. Il rêve d'un silence intérieur, comparable à « un spleen d'église. Jadis je l'assumais crânement : l'ennui y atteignait une morgue cathédrale. L'âme s'en imbibait ; le crépuscule s'y allongeait ; c'était le signe avant-coureur du soleil de minuit » (Nimrod 22).

Ce sentiment affecte grandement son travail, l'amenant à choisir un objet d'étude qui correspond davantage à ses aspirations subjectives : « Mon naufrage était une certitude quasi mathématique. Qu'à cela ne tienne : je voulais sauver ne serait-ce qu'une parcelle de mon identité. Aussi ai-je choisi de travailler sur la négritude ... » (29). Ce choix est également une manière de fuir sa directrice de recherche, Jeanne-Sophie Durand, fille de militaire et spécialiste de la littérature française du XIX^e siècle, une femme aux grands yeux silencieux qui « devient étonnamment bavarde lorsqu'elle aborde le roman de Stendhal. Elle fait résonner les amphithéâtres dans mon appartement. C'est beau et c'est fatigant » (31). La relation passionnée et destructrice entre les deux protagonistes contribue à forger la mélancolie de cet étudiant brillant, qu'elle surnomme affectueusement « mon Loulou ».

Le sujet migrant est le narrateur intradiégétique, une figure du récit dont la relation à la diégèse est homodiégétique, comme dans *Le silence des esprits* de N'Sondé et *Alpha. Abidjan Gare du Nord* de Bessora. Le sujet raconté reste présent dans l'univers spatio-temporel de l'histoire qu'il narre. Ce narrateur autodiégétique place au cœur de son récit sa relation avec Jeanne-Sophie, qui réside au cœur de Saint-Germain-des-Prés et lui ouvre son milieu. Grâce à cette femme, l'étudiant tchadien rencontre Bakary, un éboueur malien, son double inversé, avec lequel il discute de la difficulté d'être avec une femme blanche. L'étudiant finit par rompre avec Jeanne-Sophie, qui ne l'accepte pas. Elle lui envoie plusieurs lettres, mais il reste muet, ayant secrètement choisi un autre directeur de thèse. Son chagrin la pousse même à se débarrasser de sa bibliothèque, à laquelle il tenait tant, en la donnant à Emmaüs, une association caritative. Cet acte désespère l'étudiant, qui se sent émasculé, vidé, même s'il finit par reprendre sa thèse et trouver un nouvel amour. Avant d'atteindre ce nouvel état, il traverse une période de profond abattement après la perte de ses livres, un état de sidération et même de déni de la réalité. Il remet en question sa vie, en proie à une confusion face à cette violence qui le met à nu. Il se sent désarmé, malgré les protestations intérieures et les crises qui le rongent : « C'était comme si l'impuissance avait tout envahi, le monde et mon for intérieur » (Nimrod 144). Il se trouve complètement en miettes, sa pensée fragmentée, ses souvenirs confus et détachés de la réalité : « Ma fuite hors de la réalité valait tout l'or du monde. Cet or – même de circonstance, même illusoire –, ma survie en dépendait. Ma bibliothèque ne pouvait se volatiliser, c'était impossible ; l'appartement n'avait subi aucune effraction » (Nimrod 129). Pourtant, l'acte a bien eu lieu, même si le sujet refuse de l'admettre, cherchant refuge dans la musique pour tenter de trouver une médiation à ses émotions mélancoliques trop intenses.

De tout temps, je me suis raconté le malheur sur fond de musique. D'ailleurs, est-ce le bon terme ? Quand le piano se fait virtuose, quand il s'émancipe des notes comme un enfant emporté par sa fugue hors du monde, que suis-je, et qu'est-ce que le malheur ? Car, à cet instant précis, je me vois au cœur de tous les malheurs : ils paraissent adorables, séduisants à l'extrême. (Nimrod 136)

Ainsi, le sujet migrant est traversé par un mal-être qui s'est intensifié dans la relation toxique qu'il a entretenue avec cette femme, dont l'acte de violence a engendré une souffrance s'étendant à un sujet collectif. Le malheur devient alors

une sorte d'universel, car « l'histoire du monde le traverse » (Nimrod 150). La représentation du migrant, d'abord marquée par des affects tels que le désespoir, l'obsession et la mélancolie, dépeint un être profondément troublé par son intérieurité. Cependant, une autre caractéristique vient compléter cet état intérieur : l'extériorité du sujet migrant.

L'extériorité du sujet migrant

La médiation des objectivités formelles définit alors l'extériorité du sujet migrant : la relation à l'autre et les conditions matérielles d'existence. Il s'agit ainsi d'appréhender comment la conscience du sujet se constitue à travers son rapport aux choses.

Les conditions matérielles

Les conditions matérielles entraînent la souffrance du sujet migrant, qui se voit alors contraint de chercher une vie meilleure en raison de la défaillance des structures institutionnelles et du peu de cas accordé aux droits humains.

Bon, c'est sûr, quand on sort du Consulat, on comprend que la France aime moins la Côte d'Ivoire que la Côte d'Ivoire n'aime la France. Mais comme la Côte d'Ivoire n'aime pas beaucoup les Ivoiriens non plus, alors les Ivoiriens fuient vers l'Europe. Ma femme et mon fils sont partis il y a six mois, sans visa oui. Je me suis endetté pour leur payer le passage jusqu'au Mali. Après, je ne sais pas trop par où ils sont allés. Ils voulaient rejoindre la Gare du Nord. Ma belle-sœur a un salon de coiffure là-bas. (Bessora 10)

Le sujet migrant lui-même est à peine préparé à son voyage. Malgré les projets et les rêves qu'il nourrit pour sa famille, il doit se rendre à l'évidence : même pour rejoindre l'Europe, « le problème, c'est l'argent » (Bessora 12). Ce long périple, qui nécessite en effet des moyens financiers, montre combien la tâche est difficile, car il doit traverser de vastes régions. Cette sorte d'épopée révèle au sujet migrant l'immensité écrasante des paysages interminables qu'il doit parcourir : « Ça n'en finit jamais, ça change tout le temps, et quand tu ne fermes pas les yeux pour t'abriter de la poussière, le paysage qui défile, ça te donne la nausée. Qu'on les fasse donc aller à pied du Sud au Nord de l'Afrique, ceux qui l'imaginent toute petite » (92). À ce constat s'ajoute la galère du sujet migrant, qui, pour s'en sortir, devient lui-même passeur, trafiquant, vendeur de promesses qu'il est « toujours incapable de tenir » (42). Cette précarité le conduit à vivre dans des conditions insalubres. Cette situation objective de saleté affecte également son moral, car « la saleté n'est pas que dans la rue, elle est aussi dans les coeurs. Les gens ont beau faire crier de la rumba zairoise, personne ne danse » (66). Outre l'insalubrité, le risque d'être exposé à des agents pathogènes reste très élevé pour le sujet migrant, dont le voyage est loin d'être une promenade de santé : « Pas de santé : si tu attrapes une hernie, tant pis pour toi. Le mieux que tu puisses espérer, c'est d'attraper des boutons. Ici tout le monde se gratte, et pas que la tête. Ils disent que c'est des boutons de chaleur. C'est la gale. C'est les poux. C'est les morpions » (80).

La destination du sujet est, en quelque sorte, une contrainte, contrairement à l'idée reçue. D'autres destinations sont pourtant possibles.

« Les Européens s’imaginent qu’ils accueillent toute la misère du monde... Si Patience n’avait pas eu sa sœur près de la Gare du Nord... Moi, j’aurais préféré l’Australie. Seulement, on ne choisit pas où on naît, on ne choisit pas où on migre. On fait avec ce qu’on a, on va où on peut » (Bessora 44). Ce constat du narrateur souligne que la motivation des migrations n’est pas liée à l’aspiration à profiter des éventuelles aides sociales. Bien au contraire, la contrainte est d’abord historique et sociologique. Les migrants se dirigent avant tout vers des pays dont ils comprennent la langue et où se trouvent déjà des membres de leur famille ou de leur pays d’origine, c’est-à-dire principalement des pays voisins ou situés au centre des anciens empires coloniaux. Ces réseaux historiques et sociaux se recoupent souvent, mais pas toujours, avec ceux des passeurs. Ainsi, ce qui peut sembler être un choix est, en réalité, ni plus ni moins qu’une obligation (Lèbre 26). Alpha est en quelque sorte forcé de partir, dès lors, il ne peut aller où il souhaite vraiment « telle est la loi qui passe avant tout “appel d’air” et même avant toute tendance “communautaire” » (44).

La relation à l’autre

Le roman exprime l’altérité en termes de proposition négative ou positive, illustrant la notion de « déprise de soi » à travers l’engagement avec l’Autre, concept exploré par Emmanuel Lévinas dans *Autrement qu’être ou au-delà de l’essence* (1974). Lévinas soutient que la véritable relation éthique implique un mouvement de désintéressement de soi pour s’ouvrir à l’Autre. Contrairement à la tradition philosophique qui a souvent cherché à réduire l’altérité à une simple extension du soi, en tentant de la comprendre et de l’intégrer par des approches ontologiques, phénoménologiques ou métaphysiques, Lévinas propose de dépasser cette réduction. Son approche vise à ne pas seulement éclairer l’altérité pour la rendre familière, mais à reconnaître et respecter l’irréductibilité de l’Autre, affirmant ainsi une altérité authentique qui ne se confond pas avec l’identique : « La philosophie cherche à alléger l’être de son altérité, comme une charge trop lourde à porter, comme une lourdeur à évincer, comme un voile qui l’encombrerait » (Salmon 110). Il existe donc une difficulté à aller vers l’autre en philosophie, à reconnaître pleinement son altérité radicale. Cela se reflète dans la représentation du sujet migrant, dont la relation à l’autre est marquée par de nombreuses formes d’obstructions.

Le silence des esprits concerne un sujet migrant embourré dans la douleur d’être au monde, où l’autre devient l’instrument de sa réparation, non pas pour lui-même, mais dans un autre but, même si l’amour finit par émerger. Pourtant, il n’est pas certain que cet amour puisse naître sans la douleur ressentie par le sujet migrant : « Deux errances encore hésitantes s’embrassaient à tâtons et accordaient leurs pas en se donnant la main. Nos deux tragédies s’étaient surprises au détour d’un espoir, une ivresse, un vertige qui se prenait déjà pour l’amour ! » (N’Sondé 18). La rencontre avec un autre sujet, tout aussi triste, permet justement de se libérer de cette douleur grâce à la parole. Cette interaction aide à se retrouver, même dans la fragilité qui nourrit cet état de reniement de soi et d’enlisement dans le désespoir et la solitude : « Les bras ouverts pour moi qui ne le méritais pas, son cœur dans le mitan, décidée et gracieuse, pour s’en aller ensemble vers de nouveaux vertiges ! » (63). Cependant, malgré les efforts d’évasion et cette relation à l’autre, le drame du

souvenir de la terre des ancêtres, de l'enfance douloureuse, et de cette existence en errance reste obstinément présent dans la structuration de cette relation : « Je traînais mon désastre tel un boulet, impossible de tourner le dos à mon passé, d'effectuer la grande rupture pour m'en aller vers l'ailleurs, l'espoir d'une vie d'étoiles, le bonheur » (51-52). La condition de migrant peut justement perturber ce bonheur en semant le doute, particulièrement lorsque s'entremèle le regard des siens, devenus un. Pour le sujet migrant dans sa relation à l'autre, « Il y a un destin plus cruel que celui du primitif dans sa lutte : être mal assorti à sa partenaire » (Nimrod 75).

Le sujet migrant, en quête de dignité, refuse les facilités que l'autre lui offre, craignant de devoir courber l'échine, au risque de perdre son humilité et de baisser le regard face aux classes sociales favorisées. En même temps, il redoute de perdre la perspective qu'il a conçue à partir de sa position migrante : « De ma benne, j'ai un point de vue privilégié sur ceux qui rasent le trottoir. Ils rasent aussi les murs. Derrière chaque porte cochère les attendent des patrons acariâtres. Dans les pharmacies, les boulangeries, c'est guère mieux. On ne regarde pas, on n'a pas de visage » (Nimrod 57). Le sujet migrant perd ainsi sa visibilité, sa matérialité, alors même que le visage, normalement, se montre, s'exprime, possède un sens, et parle à l'autre. Même s'il ne s'adresse pas à tous, il reste une adresse au corps social. Cependant, le visage du migrant demeure un visage étranger qui se tourne vers cet autre qui refuse de le reconnaître, car pour paraphraser les termes de Lévinas dans *Autrement qu'être*, le visage dérange et s'impose de l'extérieur. La philosophe Maria Salmon appelle cela un « dépôt » de sa marque sur l'autre, qui constitue « la trace de l'éthique » imposée par « l'autre en son visage » (Salmon 111).

L'autre accueillant perturbe également le sujet migrant, partagé entre deux mondes dans lesquels il doit naviguer. Il s'interroge sur leur complémentarité et sur la perte de différenciation : « Grands dieux ! Où était passée la dissonance ? » (Nimrod 72). Cet autre, qui déstabilise le sujet migrant, le fait par sa propre manière d'appréhender son ontologie, en ramenant la similitude dans une sphère familiale. Cette similitude confine le sujet migrant dans la caricature, en véhiculant des préjugés, notamment sur l'appétence sexuelle des Noirs, qui devient tout un programme : « Après tout, ce n'était pas si mal vu, mais, de là à constituer un groupe pour la défense du bien-être africain, faut pas pousser. Y'a qu'avec nous qu'on fait ça » (77). Malgré les tentatives d'assimilation du sujet migrant à la mèmeté, une source salvatrice émerge à travers l'intérêt porté au livre. Cet objet de connaissance permet au sujet de conquérir le monde extérieur, de mieux le comprendre et de le maîtriser, le remplissant ainsi « d'un sentiment aussi vaste que la capitale » et le proclamant « prince absolu de [son] territoire » (90). Au-delà des livres, le pays prend forme en un rêve magique, voire en un lieu de présence invisible, qui nourrit le sujet migrant en le rattachant à sa culture, redonnant ainsi consistance à son identité, même face aux forces qui tentent de le réduire à une simple mèmeté. La mèmeté, dans ce contexte, se réfère à l'aspect de l'identité qui repose sur la stabilité et la permanence, constituée par les traits caractéristiques qui permettent de réidentifier un individu de manière fixe à travers le temps, souvent en le confinant à des rôles sociaux prédéfinis (Salmon 90). « Le flux invisible qui donne sens et grandeur à la matière. La déesse les créait en recueillant dans ses mains la beauté du cœur des défunt. Après les avoir bénis

et dotés d'une puissance d'amour inépuisable, ils s'immisçaient dans le monde des vivants. Plein de sagesse, ils accompagnaient et consolaient » (N'Sondé 56). Ce texte traite de la transcendance de la simple méméité, définie comme une identité fixe et stable, en mettant en avant une dimension plus profonde et dynamique du sujet. Le « flux invisible » et la « puissance d'amour inépuisable » représentent l'essence authentique de l'individu, que la déesse crée en recueillant la beauté intérieure des défunt. Ces entités, investies de sagesse, ne se limitent pas à une identité statique ; elles interviennent activement dans le monde des vivants pour apporter réconfort et guidance. Cette représentation de N'Sondé suggère que l'identité véritable dépasse les rôles sociaux figés, incarnant une essence dynamique capable d'enrichir et de transformer la relation à l'autre.

Conclusion

Ces trois œuvres construisent la figure d'un sujet migrant en dressant le portrait du migrant qui arrive – *Le silence des esprits* et *Un balcon sur l'Algérois* – ou de celui qui est sur le point d'arriver – *Alpha. Abidjan Gare du Nord*. Comme le souligne Alexis Nouss, le sujet migrant apporte avec lui une culture capable de repenser le territoire en fonction de l'exil, en raison de la multi-appartenance de cet arrivant. En effet, « celui qui vient et se tient devant la loi fonde la loi ; le migrant qui vient fonde la loi de l'hospitalité qui lui est inconditionnellement due, inconditionnellement puisqu'il est sans topos, comme toute loi mais plus qu'aucune autre » (Nouss, « Portrait du migrant » 81). Lorsque le migrant est dépouillé de ses droits et de la mémoire de son identité à son arrivée, il met en lumière des situations urgentes et les dysfonctionnements généraux affectant les populations précaires en Europe. Par ce biais, il peut incarner une dimension politique capable de sauvegarder la démocratie. En effet, le sujet migrant est politique parce qu'il réactualise, par sa venue, la possibilité de soutenir un droit d'exil, susceptible de l'aider à entretenir une relation avec l'autre et avec soi-même. Ce droit d'exil travaille le sujet à la fois dans sa dimension intérieure et extérieure.

En arrivant, le sujet migrant porte en lui une part essentielle de ce qui lui permet d'exister dans son intériorité. Il manifeste des affects tels que l'angoisse et le désespoir, qui s'inscrivent au cœur de son parcours lié à des espaces où il a subi des désagréments – violence familiale, guerre – qui le marquent profondément. En plus de ce traumatisme, il peut être obsédé par son objectif d'exilé, comme dans *Alpha. Abidjan-Gare du Nord*, ou frappé par la mélancolie, un sentiment de dépression profonde et douloureuse qui suspend tout intérêt pour le monde social et qui contribue à aggraver son traumatisme. Toutefois, il est souvent incapable de raconter cette souffrance, ce qui va à l'encontre des procédures administratives imposées par l'État, qui l'obligent à convaincre pour obtenir un droit d'exil. Malgré tout, il expose ses souffrances et les persécutions qu'il a subies ou vécues, comme dans *Le silence des esprits*. Pourtant, le droit d'exil implique également le droit au secret, afin de ne pas réveiller ou accentuer les traumatismes du sujet migrant : « Le migrant des exils contemporains vers l'Europe n'a souvent rien, strictement rien, ni bagages ni papiers, qu'un corps blessé et mal vêtu » (Nouss, « Portrait du migrant » 82).

Ce droit au secret permet au sujet migrant de se reconstruire à travers la médiation de l'extérieur, notamment par les conditions matérielles d'existence et la relation à l'autre, qui garantit son existence en tant que sujet. Même si l'autre peut représenter un élément négatif ou positif, sa rencontre – qu'elle soit matérielle ou symbolisée par son visage – incarne, selon Levinas dans *Autrement qu'être*, un engagement éthique. Cet engagement est muet, car s'il s'exprimait, son inaccessibilité serait brisée, ouvrant ainsi la possibilité d'un échange et, par conséquent, d'un jeu de pouvoir. C'est pourquoi il est souvent inutile de poser des questions ; il s'agit plutôt de répondre à la détresse de l'autre en acceptant son secret, celui de son traumatisme, ce qui empêche toute négociation ou contrat (Nouss, « Portrait du migrant » 83). *Un balcon sur l'Algérois* illustre la difficulté de mettre en place ce rapport d'inconditionnalité à l'autre, notamment à travers l'instrumentalisation du sujet migrant dans une relation amoureuse.

Au final, ces trois fictions rappellent quelque chose de bien plus fondamental : la construction d'un sujet migrant issu des marges politiques. Le migrant se situe au seuil, c'est-à-dire à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, ce qui l'amène à être ici tout en étant là-bas. Cet état permet d'interroger la bordure, la frontière, qui génère ce rapport ontologique marqué par des affects, ou bien phénoménal, marqué par la relation à l'autre et la pression des conditions d'existence qui mènent à l'exil. Ce point de vue, comme le souligne Alexis Nouss, revient à « penser le migrant comme sujet politique » (Nouss, « Portrait du migrant » 85). C'est envisager le seuil comme un espace de suspension, en acceptant sa part de subjectivité politique. Cette approche s'éloigne des citoyennetés de territorialisation qui refusent de reconnaître le migrant comme sujet politique et le confinent à un statut strictement victimaire.

Bibliographie

- Barthes, Roland. « L'effet de réel. » *Communications*, no. 11, 1968, pp. 81-90.
- Berstein, Serge, et al. *Histoire des XX^e-XXI^e siècles - Tome 4 : 2000 à nos jours. Le temps de la mondialisation*. Illustré, 17 août 2022.
- Bessora. *Alpha. Abidjan-Gare du Nord*. Paris, Gallimard, Édition numérique, 2014.
- Camus, Renaud. *Le Grand Remplacement*. Neuilly-sur-Seine, éd. David Reinharc, 2011.
- Compagnon, Antoine. *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*. Paris, Seuil, 1998.
- Derrida, Jacques. *De l'hospitalité*. Avec Anne Dufourmantelle. Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1997.
- Diome, Fatou. *Celles qui attendent*. Flammarion, 2010.
- . *La Préférence nationale*. Présence africaine, 2001.
- . *Le Ventre de l'Atlantique*. Anne Carrière, 2003.
- Dumont, Louis. *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris, Seuil, 1983.
- Fonkoua, Romuald. « Et si nous étions tous Maliens ? » *Présence Africaine*, vol. 184, no. 2, 2011, pp. 7-9.
- Freud, Sigmund. « Deuil et mélancolie. Extrait de Métapsychologie. » *Sociétés*, vol. 86, no. 4, 2004, pp. 7-19.
- Giubilei, Francesco. *Giorgia Meloni. La rivoluzione dei conservatori*. Giubilei Regnani, 2020.
- Godfryd, Michel. *Les maladies mentales de l'adulte*. Presses Universitaires de France, 2014.
- Hane, Khadidjatou. *Des fourmis dans la bouche*. Denoël, 2011.
- Husti-Laboye, Carmen. *La Diaspora postcoloniale en France. Différence et diversité*. Limoges, Pulim, 2009.
- Lèbre, Jérôme. « “Appel d’air”, attractivité libérale et inhospitalité absolue. » *Lignes*, vol. 60, no. 3, 2019, pp. 15-38.
- Lévinas, Emmanuel. *Autrement qu’être ou au-delà de l’essence*. La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.
- Mabanckou, Alain. *Black Bazar*. Seuil, 2009.
- . *Bleu-blanc-rouge*. Présence africaine, 1998.
- Malela, Buata B. *La réinvention de l’écrivain francophone contemporain*. Préface de Paul Aron, Paris, CERF, coll. « Cerf Patrimoines », 2019.
- Mbembe, Achille. « African Modes of Self-Writing. » *Public Culture*, vol. 14, no. 1, 2002, pp. 239-273.
- . *De la postcolonie. Essai sur l’imagination politique dans l’Afrique contemporaine*. Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche / Essais », 2020.
- Morin, Edgar. *Sur l'esthétique*. Paris, Robert Laffont et Éditions MSH, 2016.
- Nimrod. *Un balcon sur l’Algérois*. Arles, Actes Sud, 2013.
- Nouss, Alexis. « La haine du migrant. » *Hommes & migrations*, no. 1323, 2018, <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.7422>, consulté le 7 janvier 2022.

- . « Littérature, exil et migration. » *Hommes & migrations*, no. 1320. <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4091>, consulté le 7 janvier 2022.
- . « Portrait du migrant en arrivant. Ou : Le migrant comme sujet politique. » *Lignes*, vol. 60, no. 3, 2019, pp. 77-90.
- Philippe, Nathalie. « Écrivains migrants, littératures d'immigration, écritures diasporiques. » *Hommes & migrations*, no. 1297, 2012, mis en ligne le 31 décembre 2014, <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1543>, consulté le 10 décembre 2020.
- N'Sondé, Wilfried. *Le silence des esprits*. Paris, Actes Sud, coll. Babel, 2010.
- Salmon, Maria. « La trace dans le visage de l'autre. » *Sens-Dessous*, vol. 10, no. 1, 2012, pp. 102-111.
- Sarr, Felwine. *Traces. Discours aux nations africaines*. Arles, Actes Sud, 2021.
- Sebbah, François-David. « L'éthique difficile ou la difficile hospitalité. » *Lignes*, vol. 60, no. 3, 2019, pp. 109-132.
- Semujanga, Josias et Alexie Tcheuyap, dir. *Ahmadou Kourouma ou l'écriture comme mémoire du temps présent. Études françaises*, vol. 42, no. 3, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006.
- Tchak, Sami. *Place des fêtes*. Gallimard, 2001.